

The background is a painting of a castle on a hill. The castle has several towers and walls, some of which appear to be in ruins. The scene is set on a grassy hillside with trees in the foreground. The sky is blue with some clouds. The painting is framed by decorative white corner ornaments in the top-left and bottom-right corners.

Corinne Guitteaud

SOUS LA
CHAPELLE
DE
PIERREFONDS

Nouvelle offerte gratuitement – tous droits réservés.

Toute reproduction, diffusion ou exploitation sans autorisation est interdite.

Ce texte paraîtra ensuite dans le recueil *Y a-t-il encore des dragons dans le ciel ?*

Illustration : Jean-Baptiste-Camille Corot,
Ruines du Château de Pierrefonds, 1830-1835
Cincinnati Art Museum

SOUS LA CHAPELLE DE PIERREFONDS

De nos jours.

La boîte était plus légère qu'Alexandre ne l'avait cru. C'était un simple carton gris, à peine plus grand qu'un livre, posé sur la table de consultation parmi d'autres dons du mois. D'apparence, rien qui annonçait quoi que ce soit d'extraordinaire. L'archiviste commença par noter le numéro de versement, enfila ses gants, et souleva délicatement le couvercle. Il traitait toujours chaque dépôt avec la même déférence, par respect pour celles ou ceux dont il allait découvrir une partie de l'existence et parfois les secrets. Il y avait dans ces moments une attention singulière qu'il retrouvait d'un dossier à l'autre. Chaque boîte semblait receler une histoire qu'il lui appartenait de reconstituer.

À l'intérieur, il découvrit trois lettres, pliées en deux, retenues par un ruban fatigué en soie. Le papier était épais, légèrement jauni par le temps, mais étonnamment bien conservé. Alexandre se saisit de la première lettre. Avant même de la lire, il observa différents détails. L'encre avait ce brun profond que présentaient souvent les écritures du XIXe siècle. Les pleins et les déliés de la plume étaient nets et assurés, révélant une main habituée à écrire.

Il déplia les feuillets avec précaution et commença à lire.

Pierrefonds, ce 17 avril 1863.

Ces mots le touchèrent de façon inattendue.

Il connaissait le château depuis l'enfance, grâce aux excursions scolaires et aux promenades du dimanche avec son grand-père. C'était un endroit qui lui avait toujours beaucoup plu et où il s'était imaginé tour à tour chevalier, troubadour ou archéologue. Il aimait encore s'y rendre de temps en temps, seul ou en famille, pour parcourir les différentes salles ou bien observer la ville en contrebas depuis les fenêtres ou les meurtrières. En revanche, il descendait beaucoup plus rarement dans ses entrailles où se trouvaient les gisants : c'était un endroit dont l'atmosphère lui collait à chaque fois la chair de poule.

Avant de parcourir le corps de la lettre, le regard d'Alexandre glissa vers la signature au bas de la page.

Votre Eugène

L'archiviste inspira lentement. Il existait bien un Eugène lié au château et pas n'importe lequel ! Il lut les premières lignes, d'abord avec une certaine distance professionnelle, jugeant le style et traquant l'anachronisme. La manière dont l'auteur

parlait des formes, des fondations, de la logique interne de l'édifice... C'était exactement la « voix » qu'Alexandre connaissait à travers les traités et la correspondance déjà publiée, et ça sonnait bien trop exact pour être un pastiche léger. Mais très vite, quelque chose le força à ralentir sa lecture.

***Pierrefonds,
ce 17 avril 1863***

Ma chère Elisabeth,

Je veux te parler d'une chose singulière que le hasard des travaux m'a fait découvrir, et que je n'aurais su garder pour moi sans me sentir presque infidèle à ce que nous partageons de plus intime : le goût des formes, et la curiosité patiente pour ce qu'elles disent du monde.

Alors que nous approfondissions les fondations dans la partie orientale du château, à l'emplacement d'un ancien oratoire dont les vestiges restaient à peine discernables sous les décombres, les ouvriers mirent au jour un objet d'une nature que je n'hésite pas à qualifier d'absolument inédite. Il s'agit d'une masse ovoïde, d'environ quatre pieds de hauteur, partiellement enchâssée dans un lit de pierres plus ancien que les maçonneries visibles. Sa surface n'est ni lisse ni poreuse, mais recouverte d'une trame d'écailles imbriquées, comme celles que l'on observe chez certains reptiles, bien que leur taille, leur régularité et leur disposition excèdent tout ce que j'ai pu voir ou lire.

La chose, car je ne puis encore lui donner d'autre nom, n'est pas un fossile. Elle ne présente aucune des fissures ni des altérations que le temps impose aux dépouilles pétrifiées. Elle est intacte, comme si elle avait été déposée là non point par les siècles, mais par une intention. Je ne parle pas ici d'une intention humaine – car nul artifice, nul joint, nul outil ne semble l'avoir façonnée – mais d'une intention de forme, d'un principe organisateur qui me rappelle davantage certaines architectures naturelles que nos propres constructions.

Mais surtout, par un procédé qui m'est inconnu, elle dégage de la chaleur dont je ne sais attribuer l'origine.

J'ai passé une partie de la journée à en examiner la surface, à en mesurer les courbes, à en relever les proportions. Il y a dans cette structure une cohérence interne qui défie l'hypothèse du hasard. Chaque écaille répond à la suivante selon une logique de

croissance, comme les pierres d'une voûte répondent à leur poussée. Je me suis surpris à y voir, malgré moi, une sorte d'édifice fermé sur lui-même, un volume conçu pour contenir quelque chose, ou peut-être pour le protéger.

Je n'en tire encore aucune conclusion. La science, comme l'architecture, demande de la retenue avant l'énoncé. Mais je ne puis nier que cette découverte me trouble, non par ce qu'elle pourrait signifier, mais par la manière dont elle résiste à toutes les catégories dont je dispose.

Je voulais que tu le saches, toi d'abord, avant que cet « artefact » ne devienne autre chose qu'un objet silencieux enfoui dans la pierre.

Il est toutefois une chose que je n'avais pas prévue, et qui s'est révélée plus difficile à contenir que la curiosité scientifique elle-même : la parole des hommes.

L'un des ouvriers, originaire d'un village des environs, a reconnu dans la nature de l'objet quelque chose que les histoires de son pays, a-t-il assuré, pourraient expliquer. Il m'a parlé, presque à voix basse, de ce que l'on murmure encore dans les hameaux au bord de la forêt de Compiègne : depuis très longtemps, une bête ailée y aurait trouvé refuge parmi les futaies et les ruines, redoutant la lumière mais veillant jalousement sur un nid caché. On disait qu'elle se glissait parfois, au crépuscule, jusqu'aux villages pour enlever le bétail ou brûler les clairières, et que les pierres anciennes portaient encore la trace de son souffle.

Un dragon, a-t-il affirmé.

De nos jours

Sans s'en apercevoir, Alexandre s'était penché davantage vers la feuille, n'arrivant pas à croire ce qu'il était en train de lire.

Dragon.

Le mot semblait incongru sur ce papier du XIXe siècle qui n'avait rien d'un récit populaire ni d'une chronique médiévale enjolivée par les siècles. C'était une lettre privée, écrite par un homme dont Alexandre connaissait les traités, les plans, ainsi que la rigueur presque sèche de la pensée.

Il reprit le document depuis le début, cette fois non plus comme un lecteur troublé mais comme un archiviste. Le papier : conforme. L'encre : cohérente avec l'époque. La graphie : ferme, assurée, identique aux autres correspondances conservées. Les références aux travaux de 1863 : exactes jusque dans les détails techniques. Ça ne pouvait pas être un faux.

Alexandre posa la lettre à plat sur la table, comme si elle était devenue brûlante. Son esprit chercha aussitôt un cadre rassurant. Les légendes forestières circulaient encore au XIXe siècle. Les ouvriers, nourris de récits transmis à voix basse, pouvaient reconnaître des dragons dans la moindre forme inhabituelle. Le romantisme aimait les ruines, les mystères et bien sûr les créatures enfouies dans la pierre. C'était certainement l'explication.

Son regard s'arrêta de nouveau sur la mention d'un ancien oratoire dans la partie orientale du château. Il connaissait suffisamment les plans pour savoir à quel emplacement cela correspondait aujourd'hui : la chapelle.

Il avait marché cent fois sur ces dalles... sans jamais imaginer qu'elles recouvraient autre chose que des maçonneries anciennes et des remblais oubliés. La description de la lettre se superposa au lieu avec une précision troublante : une masse ovoïde, enchâssée dans un lit de pierres plus ancien que le reste ; quatre pieds de hauteur ; une surface d'écailles régulières ; une chaleur persistante.

Son esprit refusait d'aller plus loin sur ce chemin périlleux.

Son regard revint à la lettre. Il hésita un long moment avant de reprendre sa lecture, finalement désireux d'en apprendre plus sur cette histoire improbable.

Tu sais combien je tiens les légendes pour ce qu'elles sont : des architectures de l'imaginaire, bâties sur des peurs anciennes. Pourtant, le simple fait que cette hypothèse ait été formulée a suffi à modifier profondément l'atmosphère du chantier.

Certains hommes évitent désormais de travailler près de la zone où se trouve l'objet. D'autres s'y rendent, mais avec une réserve visible. Ils se regardent à la dérobée, parlent bas et ne s'attardent pas plus que nécessaire. J'ai d'abord craint que cette situation ne provoquât quelque rixe ou mouvement d'humeur ; il n'en est rien. Je les trouve au contraire plus contenus, moins bravaches qu'à l'ordinaire.

Je me suis surpris à observer non plus l'artefact, mais ceux qui le côtoyaient. Et j'ai compris alors que la véritable instabilité ne provenait peut-être pas de cette masse muette enfouie dans les fondations, mais de l'idée qui commençait à circuler autour d'elle.

Les pierres ne parlent pas, Élisabeth. Les hommes, si. Et leurs mots peuvent fissurer un chantier plus sûrement qu'une faiblesse dans la maçonnerie.

C'est pour cette raison que j'ai pris, sans en référer encore à qui que ce soit, une première mesure de précaution.

J'ai fait restreindre l'accès à cette partie du chantier sous prétexte de consolidation. Seuls quelques hommes de confiance y descendent encore, ceux dont je connais assez le caractère pour ne rien craindre de leur langue. Les autres n'y voient qu'un secteur fermé pour raisons techniques, ce qui suffit à leur curiosité. Il m'a semblé inutile, et peut-être imprudent, de laisser courir davantage de récits autour d'une chose que nul ici ne saurait expliquer.

Je veux croire qu'il ne s'agit là que d'une précaution passagère, le temps d'observer encore et de comprendre ce que nous avons réellement découvert. Pourtant, ce choix me trouble plus que je ne l'aurais pensé. Il oblige à taire certaines choses, à faire savoir aux uns ce qu'on cache aux autres, et je n'aime guère cette nécessité. Elle introduit sur le chantier une division nouvelle qui m'inquiète presque autant que l'objet lui-même.

Jusqu'ici, la découverte n'était qu'une chose étrange, enfouie dans la pierre. À présent qu'elle doit être tue, elle commence à peser sur les hommes. Ce n'est peut-être pas l'objet lui-même qui trouble le chantier, mais la nécessité du silence autour de lui.

De nos jours.

La route forestière mena Alexandre à Saint-Jean-aux-Bois. Son grand-père l'y emmenait autrefois prendre un chocolat chaud après les visites du château, et il gardait pour ce village la même affection tranquille. En cette saison, le vert tendre des feuilles adoucissait encore la pierre et donnait au lieu un charme presque intact.

Il se gara près de l'auberge, puis gagna l'abbatiale en passant sous la porte fortifiée. Le vieil ouvrier dont parlait Viollet-le-Duc pouvait venir d'ici, ou de Vieux-Moulin : les chantiers de l'époque recrutaient localement. Alexandre imagina des mains calleuses, une voix basse, des récits murmurés à l'ombre de la forêt.

Son grand-père lui en avait conté de semblables : des bêtes ailées entre les futaies, des feux brusques dans les clairières, des formes glissant dans le ciel au crépuscule. Il avait rangé tout cela parmi les histoires du soir. Pourtant, depuis la lecture des lettres, ces souvenirs prenaient une autre consistance.

Pour l'instant, tout collait. Pierrefonds, 1863. Les fondations, les décisions prises sur le chantier, les détails techniques. Mais ce que décrivait la lettre refusait de se laisser réduire à une simple bizarrerie archéologique.

Alexandre eut un léger sourire sans joie. Un œuf. C'était le mot qui lui venait, malgré lui : un objet ovoïde, écaillé, trop régulier pour être une formation naturelle. Un œuf de dragon. L'idée lui parut presque ridicule, et pourtant elle refusait de s'éteindre.

***Pierrefonds,
ce 2 juin 1863***

Ma chère Élisabeth,

Les jours qui ont suivi ma précédente lettre n'ont pas apporté l'apaisement que j'espérais. Le chantier avance, certes, mais pas aussi vite que je l'escomptais.

La présence de l'objet s'est insinuée dans l'organisation même des travaux. Les hommes que j'ai autorisés à approcher la zone se montrent d'une prudence excessive, presque cérémonieuse. Les autres, bien que tenus dans l'ignorance, s'agitent de plus en plus, comme si le secret que j'ai voulu contenir gagnait peu à peu tout le chantier.

À cela s'ajoutent les contraintes qui pèsent sur toute entreprise menée sous l'égide de l'Empereur. Des inspecteurs sont attendus, les délais sont rappelés avec une insistance croissante, et je sais trop bien qu'un arrêt, fût-il justifié, suffirait à éveiller des soupçons dont nous ne maîtriserions plus les conséquences. Ce château, qui devait être une œuvre de pierre et de mémoire, est aussi un objet politique, j'en suis bien conscient.

Je me trouve donc pris entre deux exigences contradictoires : d'un côté, la prudence que m'impose cette découverte singulière ; de l'autre, la nécessité de maintenir l'apparence d'un chantier ordinaire, soumis aux seules lois de l'architecture et de l'administration. C'est dans cet écart que naît mon inquiétude.

Je m'aperçois qu'il est plus aisé de se défendre contre un danger nettement défini que contre un doute qui se répand peu à peu. Or c'est bien ce doute qui, ici, trouble les hommes et altère l'esprit du chantier.

C'est dans cet état de réflexion qu'a commencé à se former en moi une idée que j'ai d'abord repoussée, mais qu'il ne m'est plus possible d'écarter.

Si l'objet ne peut être déplacé sans risque, ni laissé à découvert sans inquiéter ceux qui travaillent ici, il faut cesser de le considérer comme une anomalie isolée. Il faut au contraire le faire rentrer dans l'ordre même du bâtiment.

Je me souviens qu'à Vézelay certaines travées m'avaient d'abord paru fautives. Je les crus presque maladroitement, avant de comprendre qu'elles répondaient chacune à une nécessité particulière : ici une poussée à contenir, là une faiblesse à corriger. Ce que je prenais pour une irrégularité relevait en réalité d'un équilibre plus profond.

J'ai donc résolu de soumettre cette difficulté à la même logique. La chapelle sera élevée, comme la précédente, à l'aplomb de la découverte. Elle trouvera là sa place naturelle dans l'économie du projet. Ce qui repose sous ses dalles cessera ainsi d'apparaître comme un problème technique ; cela entrera dans un espace consacré, soustrait par sa nature même à la curiosité et au trouble.

Je m'aperçois que cette solution s'impose à moi avec une force singulière. Elle ne se borne pas à répondre à une difficulté du chantier ; elle paraît convenir au lieu avec une justesse que je n'avais pas d'abord prévue. Ce qui est enfoui ne sera ni supprimé ni déplacé, mais repris dans un ordre plus vaste qui le tiendra à l'écart.

Je dois pourtant t'avouer, Élisabeth, que l'idée d'une chapelle ne m'est pas venue d'un seul jet, comme une inspiration soudaine. J'ai envisagé d'autres solutions, plus prosaïques, presque plus honnêtes dans leur brutalité : faire extraire l'objet de nuit, le faire transporter loin d'ici, ou bien le murer dans quelque cave, derrière des blocs de pierre et des portes de fer. Toutes ces options avaient un point commun : elles faisaient de la chose un ennemi qu'il fallait vaincre ou dissimuler, et surtout elles impliquaient le risque de le dégager de force, de rompre l'enclassement qui le maintient, de l'ouvrir peut-être, et je jugeai cette voie trop dangereuse.

La chapelle s'est alors imposée comme la seule forme possible. Un lieu consacré détourne de lui-même certains gestes. On n'y sonde pas le sol, on n'y démonte pas les dalles, on n'y examine pas les fondations avec la même liberté qu'ailleurs. Ce qui reposera dessous n'aura pas besoin d'être gardé par des hommes : la nature même du lieu suffira, je l'espère, à le tenir longtemps à l'abri des recherches inutiles.

Dès que la chapelle fut décidée, l'atmosphère du chantier changea sensiblement. La partie que l'on évitait jusque-là avec gêne ne fut plus regardée de la même manière. Elle cessait d'être un lieu douteux pour devenir un espace réservé, promis à un autre usage. Les hommes y apportèrent presque aussitôt plus de retenue ; les chuchotements se turent, et le trouble s'apaisa.

Je sais que je n'ai pas résolu la difficulté ; je l'ai seulement soustraite aux regards. La pierre recouvrira désormais ce que nul ordre ne pouvait faire oublier durablement. C'est peut-être là l'un des effets les plus singuliers de l'architecture : elle fixe les choses, les contient, et leur donne une apparence de repos.

Je veux croire que cela suffira, et qu'en enfermant l'objet dans la construction nous aurons assuré la tranquillité des hommes autant que la sienne. Pourtant, je ne puis me défendre d'une pensée plus inquiète : ce que l'on enfouit ne cesse pas pour autant d'exister. Cela demeure sous nos ouvrages, hors de vue, mais non hors du réel.

De nos jours.

En traversant la cour du château, Alexandre leva les yeux vers une évacuation sculptée plaquée contre la pierre. Avec sa tête béante, ses petites ailes rabattues et ses écailles usées, la créature avait quelque chose d'étrangement reptilien. Jusqu'alors, il n'y aurait vu qu'une fantaisie néo-médiévale de plus. Après les lettres, il lui devenait difficile de ne pas penser à un dragon. Il eut un bref sourire. Voilà maintenant qu'il regardait le château autrement.

En entrant dans la chapelle, Alexandre trouva un petit groupe de visiteurs qui murmuraient comme on le fait toujours dans ce genre d'édifice, par réflexe plus que par piété. Il se tint à l'écart et laissa son regard s'habituer à la pénombre.

Le lieu lui parut plus resserré qu'il ne l'avait jamais remarqué. Il se rappela aussitôt ce qu'il avait lu la veille : ici, rien ne semblait fait pour laisser l'œil errer longtemps. Tout le ramenait ailleurs, ou plutôt vers un seul point. Il n'eut pas besoin de chercher lequel.

La statue de Saint Georges se détachait dans l'ombre. Le saint, figé dans son élan, tenait sa lance abaissée vers la bête écrasée sous lui. Le dragon ouvrait encore la gueule, tordu dans une agonie sans fin. Alexandre s'approcha lentement. Il avait vu cette sculpture des dizaines de fois sans jamais vraiment s'y arrêter. Aujourd'hui, il lui était impossible de la regarder de la même manière.

Son regard glissa vers les dalles, simples pierres bien jointes, indifférentes aux siècles. Pourtant, il ne put s'empêcher de penser à ce qui reposait dessous, enfoui là depuis longtemps, maintenu en place par une décision humaine.

***Pierrefonds,
ce 14 octobre 1863***

Ma chère Élisabeth,

La chapelle est maintenant debout. On y entre rarement, et toujours avec plus de retenue que dans le reste du château. Les pas y sonnent autrement, et les voix elles-mêmes s'y font plus basses. Les ouvriers qui, il y a peu encore, se détournaient de cette partie du chantier, passent à présent sans trouble apparent. Ce qui fut découvert sous

la terre cesse peu à peu de peser sur les esprits. L'Empereur aura son château, et les travaux suivent désormais leur cours.

C'est pourtant cela qui me tourmente.

L'artefact est toujours là, je le sais, mais déjà il glisse hors de la pensée des hommes. Les regards ne s'y arrêtent plus ; les récits se sont tus ; le travail a repris son rythme. Ce qui, il y a peu encore, troublait chacun semble se retirer peu à peu dans l'ombre. Or il n'est rien de plus commode qu'un danger auquel on ne songe plus.

Je me découvre à craindre davantage ce retour de l'habitude que la peur elle-même. La peur rendait les hommes circonspects ; l'habitude les détend, puis les expose. En apaisant les murmures, j'ai sans doute rendu le chantier plus sûr en apparence. Je ne puis pourtant écarter l'idée que j'ai fait disparaître, en même temps, la seule forme de vigilance qui demeurât encore.

C'est pour cette raison que j'ai voulu qu'il y ait, dans la chapelle, autre chose que des pierres et des voûtes. J'ai donc passé commande à un atelier de la région afin que soit réalisée une œuvre représentant Saint Georges terrassant le dragon qui puisse survivre au temps – quelle meilleure figure en réalité que celle-ci ? Le bronze a ainsi été retenu. Toutefois, j'ai souhaité la chapelle nue, presque austère, afin que le regard n'ait nulle part où se détourner et revienne toujours à cette scène.

Je n'ai pas voulu de cette image par dévotion, ni par goût de la fable, mais parce qu'elle demeure lisible lorsque les mots se sont effacés. Les livres brûlent, les archives se dispersent, les lettres se perdent. Une statue peut traverser le temps plus sûrement, pour peu qu'on lui accorde un caractère sacré. Un homme face à une bête, j'espère que cela suffira à dire qu'un danger fut un jour reconnu, même si l'on en a oublié la nature exacte. Qu'ils hésitent au moins avant d'y toucher.

Je ne sais pas si ceux qui viendront après nous comprendront ce que nous avons voulu faire. S'ils découvrent l'objet sans avoir été prévenus, ils voudront s'en occuper, sans doute l'examiner, l'ouvrir, et peut-être libérer ce qu'il contient. Je n'ose en parler ouvertement, de peur de provoquer précisément ce que je cherche à éviter. Le moindre mot mal placé pourrait éveiller une curiosité plus dangereuse que l'ignorance.

Peut-être au final ne verront-ils dans cette figure qu'une scène pieuse, un motif parmi d'autres, une ornementation médiévale de plus. Pourtant je l'ai voulue comme une mise en garde, destinée à éveiller la réticence de quiconque serait tenté de déranger ce qui dort sous la chapelle.

Je n'ai pas bâti une certitude, Élisabeth. J'ai seulement laissé une trace, car j'ignore dans combien de temps cet objet sera de nouveau révélé. Mais, parfois, je me demande si je ne me suis pas trompé, si je n'ai pas pris pour réel ce que la peur et les récits des hommes m'ont soufflé. Les dragons existent-ils seulement ? Peut-être me suis-je laissé

entraîner par la conviction de ceux qui y croyaient, par l'inquiétude de ceux qui murmuraient dans l'ombre des fondations.

Pourtant, s'il devait exister une telle créature, quel étrange regret que de l'avoir tenue à distance sans jamais l'avoir rencontrée, ne fût-ce qu'un instant. J'ai agi comme un homme prudent, mais la prudence a parfois le goût amer de ce que l'on n'a pas osé voir.

Je vis désormais avec cette hésitation, et c'est elle que je te confie.

Garde ces mots, Élisabeth. Ils ne disent pas la vérité, seulement la crainte qu'il y ait quelque chose à ne pas toucher.

De nos jours.

Alexandre s'installa devant son ordinateur, la boîte contenant les lettres qui l'avaient tant préoccupé ces derniers jours posée à côté du clavier.

Il ouvrit le logiciel d'archivage, puis créa une nouvelle notice. Les champs apparurent, l'un après l'autre. Titre. Auteur. Dates. Description.

Cependant, ses doigts restèrent suspendus au-dessus du clavier.

Il lui suffisait de quelques mots pour que tout commence. Quelques lignes, et les lettres cesseraient d'être un objet privé pour devenir une information publique. Il imagina le jour où des chercheurs publieraient sur leur contenu, les réactions des amateurs de mystères. Il imagina les forums, les vidéos, les titres tapageurs. Des gens prêts à tout pour descendre sous une chapelle, pour gratter la pierre, pour « voir ».

Puis il pensa à Viollet-le-Duc, face à une chose qu'il ne comprenait pas, et qui avait choisi la pierre, le sacré, la forme, pour contenir ce qu'il ne pouvait résoudre.

Alexandre, lui, n'avait ni pierres ni autel. Seulement des formulaires, des statuts, des bases de données. Cependant, le principe était le même.

Il pensa à l'article qu'il aurait pu écrire, à la conférence, aux quelques années de visibilité que cette découverte lui aurait values. Il pensa à son grand-père, et ne sut pas s'il aurait approuvé. Il prit une décision à l'encontre de tout ce que lui dictait la déontologie de sa profession.

Il choisit finalement de ne pas remplir la notice.

Au lieu de cela, il plaça les lettres dans un fonds en attente, sans description publique, sans accès direct. Dans cette zone grise, administrative, les documents dormiraient longtemps sans disparaître. Ce ne fut qu'un geste anodin : des cases non cochées et un fichier qui n'existait pas.

Il laissa les lettres dans ce fonds en attente, où elles pouvaient dormir des années.